

dans leurs familles. Pendant ces épreuves, les jeunes gens portent le nom de *labis*. Leur initiation commence lorsqu'ils ont de 12 à 16 ans et peut avoir une durée de trois ou quatre ans. Cette limite d'âge est presque toujours abaissée en faveur des fils de chefs ou de personnages influents, pour eux aussi la durée des études est presque toujours réduite.

Les esclaves sont peu nombreux, les prisonniers de guerre étant généralement mangés par leurs vainqueurs.

Les *labis* vivent enfermés dans une cour clôturée d'une haie de roseaux très serrée; la case, d'une forme spéciale, qui leur sert de logement occupe une des faces de la cour. Le mobilier se compose de quelques tambours de dimensions variées au son desquels dansent les *labis*, après s'être attaché à la ceinture, aux bras, aux genoux des coquilles sèches remplaçant les castagnettes. Leur danse me paraît correspondre, comme résultat, aux exercices d'assouplissements qui précèdent chez nous l'école du soldat. On leur enseigne aussi des chants qu'ils répètent en chœur.

Les danses et les chansons ne constituent qu'une partie de l'initiation. Les jeunes gens doivent subir une série de mutilations ethniques en usage dans la tribu : perforations des lobes de l'oreille, des narines et de la lèvre supérieure. Les plaies, alors qu'elles sont fraîches, forment des boursoufflures qui défigurent les enfants jusqu'à ce que leur complète guérison ait rendu au visage ses lignes naturelles. C'est peut-être là qu'il faut chercher l'origine de la coutume obligeant les *labis* à se cacher derrière des claies d'osier de forme rectangulaire qu'ils portent devant eux lorsqu'ils sortent de leur collège.

La dernière mutilation subie par les *labis* est la circoncision.

Les jeunes circoncis, les cheveux teints en rouge, le corps frotté d'huile de palme ou de sésame, le front ceint de bandelettes, couverts de colliers et de bracelets, se promènent dans les hameaux des environs, où chacun leur fait fête; ce sont désormais des hommes et des citoyens.

Les hommes faits ont des danses de guerre et de chasse avec déguisements d'animaux.

NOTES SUR UN CACHALOT,

PAR S. A. S. LE PRINCE ALBERT DE MONACO.

La *Princesse-Alice* est rentrée au mois d'août dernier d'une campagne scientifique poursuivie dans la région des Açores avec tout le succès désirable.

Pourvu de chaluts, de nasses, de filets pélagiques et d'appareils bathypélagiques, avec 28,000 mètres de câbles d'acier pour les manœuvrer; de filets, de harpons, de lignes, en un mot de tout le matériel propre aux

recherches zoologiques; de câbles et de fils de sondage, avec tous les instruments destinés à l'océanographie proprement dite, ce navire est désormais équipé dans des conditions parfaites pour les recherches les plus difficiles de la zoologie marine.

Ces efforts ont amené la découverte de très nombreuses espèces nouvelles dans la plupart des groupes de la zoologie, mais cette fois je m'arrêterai à la description de faits auxquels jamais une personne occupée de cette science n'avait encore assisté; il s'agit de la capture et du dépècement d'un Cachalot.

Le Cachalot est, parmi les Cétodontes, l'un des plus intéressants à observer parce que bien des particularités concernant son anatomie et sa physiologie sont encore peu connues; notamment la sécrétion du spermaceti, la dentition, les viscères et les parties molles qui n'ont pu arriver en général dans des conditions favorables aux mains d'un homme de science.

Ce n'est donc pas sans porter une vigilante attention sur les Cachalots que j'ai fait mes campagnes scientifiques aux Açores, une des régions fréquentées par ces animaux; et deux fois déjà il m'a été donné de fournir à leur histoire des documents et des matériaux utiles: en 1881, un cerveau que M. le professeur Pouchet a pu extraire d'un Cachalot pris le jour même de mon arrivée à Fayal; en 1888, des photographies de la tête d'un Cachalot pris également lors d'un autre séjour à ce mouillage.

Le 18 juillet de la présente année, vers 9 heures (a. m.), je travaillais au sud de l'île de Terceira, quand j'aperçus deux embarcations qui s'éloignaient à la voile de la côte, puis, une demi-heure plus tard, deux autres qui partaient de plus loin pour prendre la même direction. Il ne s'agissait point pour elles de pêche ordinaire, car aux Açores le plateau continental cesse toujours à quelques centaines de mètres du rivage et d'inaccessibles profondeurs commencent aussitôt; je compris que c'étaient de ces baleinières indigènes armées pour la chasse des Cachalots et qui se lancent après eux quand des vigies, postées sur certaines hauteurs, annoncent la présence de ces animaux. Pressentant quelque'une de ces occasions uniques dans la vie des chercheurs, je cessai mon travail aussitôt pour me diriger vers le point de l'horizon où deux baleinières se voyaient encore.

Vers 11 heures, je vis à 2 milles de distance le souffle d'un Cétacé dont une baleinière, toutes voiles amenées, s'était beaucoup approchée; pour ne pas compromettre le succès de la chasse, je me tins à 1 mille de la scène et je suivis à la lorgnette ce qui se passait. L'un des officiers, debout à l'arrière du canot, gouvernait avec un long aviron installé *ad hoc*; l'autre, debout à l'avant, était prêt à harponner, et je le vis distinctement frapper presque en même temps que le Cachalot soufla une de ses colonnes d'eau vaporisée.

Aussitôt je m'avancai à toute vitesse, tandis que les autres baleinières s'éloignaient derrière la troupe des Cachalots qui fuyaient, et, quand je fus

à quelques centaines de mètres de la prise, elle avait déjà donné son plus grand effort en traînant sur un long parcours la baleinière, qui lui était attachée par le harpon et par toute la longueur de la ligne; l'embarcation avait rentré cette dernière et le harponneur, jugeant l'animal assez fatigué pour que son approche ne fût plus dangereuse, avait déjà plongé dans quelque région vulnérable de celui-ci une lance acérée, qui sert pour achever les Cachalots harponnés. Peu après, l'eau vaporisée que rejetait l'évent prenait une teinte rosée pour devenir ensuite tout à fait rouge. D'autre part, une flaque sanglante s'étendait sur la mer.

Les Cachalots harponnés sont quelquefois redoutables, surtout les vieux mâles, et de nombreuses baleinières ont été broyées par leurs mâchoires; plusieurs navires baleiniers ont même été coulés par leurs coups de tête répétés. C'est pourquoi j'éprouvai une certaine anxiété quand je vis le mien, qui ne se trouvait pas alors à plus de 100 mètres de la *Princesse-Alice*, reprendre de la vigueur, osciller pesamment sur son énorme masse, puis donner des coups de queue formidables qui lançaient des gerbes d'eau à 10 ou 15 mètres de hauteur et qui produisaient de vastes tourbillons, enfin se diriger droit vers mon navire avec une vitesse de 10 à 12 nœuds. Mais, au moment où le choc devait se produire, le Cachalot plongea, passa sous la quille et reparut de l'autre côté en pleine agonie.

Sa tête était venue se placer à 15 mètres par le travers du gouvernail de mon navire lorsque les mâchoires s'ouvrirent et laissèrent échapper, dans un vomissement, des objets considérables que je reconnus aussitôt pour être des Céphalopodes. Mais, malgré la rapidité avec laquelle une embarcation fut lancée à la mer, ces animaux, dont je pressentais l'inestimable valeur zoologique, coulaient assez vite pour faire craindre qu'ils fussent perdus, lorsque je commandai quelques tours d'hélice en arrière très doucement, afin de provoquer des tourbillons ascendants; les Céphalopodes tournoyèrent en effet quelques instants et l'embarcation put en saisir cinq très bien conservés.

Les baleiniers acceptèrent avec empressement l'offre que je leurs fis de remorquer la prise jusqu'à la crique du Negrito, où ils avaient leurs installations pour le dépeçage des Cachalots et pour la fabrication de l'huile : cela devait leur épargner les peines et la lenteur d'une remorque à l'aviron sur un parcours de 5 milles, ainsi que le risque de perdre le Cachalot si un vent frais et contraire survenait; cela devait aussi les rendre favorables aux recherches que je désirais faire sur le cadavre.

Ils fixèrent à la tête de l'animal un câble que la *Princesse-Alice* leur fit, et celle-ci quitta le lieu où elle flottait alors dans une flaque de sang d'un hectare environ. Le remorquage fut difficile à cause des mouvements en lacet que la large queue du Cachalot donnait à son corps et qui atteignaient une amplitude de trente mètres, et l'on profita de ce que, dans un de ces mouvements, la remorque cassa, pour prendre l'animal par la queue. La

Princesse-Alice atteignit la crique du Negrito vers la fin du jour, après avoir laissé derrière elle un sillage ensanglanté de plusieurs milles⁽¹⁾.

Le personnel du laboratoire, MM. Jules Richard, Borrel et Lallier furent débarqués et installés dans le voisinage avec le matériel nécessaire pour la conservation des pièces intéressantes que le Cachalot pouvait fournir au cours de son dépècement, tandis que la *Princesse-Alice* attendait au mouillage d'Angra.

Voici les principales observations recueillies par M. Richard pendant les quatre journées que ce travail occupa sous un soleil brûlant.

L'animal avait une longueur de 13 m. 70, qui le classait dans une taille un peu au-dessous de la moyenne.

En fait de parasites, il avait dans son estomac un nombre considérable de Vers ressemblant à des Nématoïdes, et dans son tube digestif plusieurs Helminthes; quelques Cysticerques dans l'épaisseur de son lard et des Cyames sur certains points de son épiderme.

Ses lèvres portaient des empreintes rondes, que M. Richard eut bientôt identifiées avec la trace des ventouses de grands Céphalopodes; ces animaux, saisis par les mâchoires du Cachalot, se retiennent à celles-ci de toute la force de leurs bras contre les efforts de la déglutition, et c'est sans doute pour cela que les Céphalopodes recueillis par nous dans les vomissements étaient en deux morceaux: le corps et la masse tentaculaire, séparés par ces efforts. Ses dents, qui percent seulement à la mâchoire inférieure, s'encastrent parfaitement dans des loges correspondantes situées à la mâchoire supérieure, ce qui établit nettement la fonction d'un appareil dentaire formé par l'habitude d'accrocher et de retenir des corps mous, gélatineux et glissants.

L'estomac contenait environ cent kilogrammes d'une purée de Céphalopodes semée de becs et de globes oculaires qui s'y étaient accumulés et dont l'appareil se débarrasse sans doute périodiquement. Il s'y trouvait pourtant encore un Céphalopode suffisamment conservé pour la détermination et qui n'avait pas été rejeté avec les autres.

Malheureusement, le cerveau n'a pu être obtenu; il avait fallu plusieurs jours pour enlever le spermaceti logé dans des cavités spéciales au-dessus de lui, puis pour pratiquer à coups de hache une ouverture dans les os du crâne. Cet organe fut trouvé alors dans un état de décomposition avancé.

Si des observations plus nombreuses et plus complètes n'ont pas eu lieu, c'est parce que la situation de ce Cachalot, échoué dans une crique dépourvue de toute commodité pour la manœuvre de poids aussi considérables, rendait le travail fort difficile, et que, d'autre part, la chaleur ne laissait pas le temps d'étudier les organes auxquels on pouvait parvenir.

(1) Des photographies instantanées des diverses épisodes de la pêche et du dépeçage du Cachalot ont été projetés sur le tableau.

Quand la totalité du lard fut empilée dans de grands compartiments en maçonnerie, la chaudière fut allumée, des hommes s'installèrent devant des couperets sous lesquels d'autres hommes, munis de crochets, firent passer les tranches l'une après l'autre. Celles-ci, taillées en petits morceaux, étaient transmises au capitaine des baleinières lui-même, qui réglait leur introduction dans la chaudière à mesure que l'huile faite et s'écoulant par un trop plein dans des réservoirs adjacents laissait de la place libre. Le combustible employé était simplement le résidu des opérations précédentes, des copeaux de lard desséchés par l'extraction de l'huile. Notre Cachalot était supposé devoir fournir une quarantaine de barriques de ce dernier produit, en dehors du spermaceti, tandis que les grands individus en fournissent jusqu'à cent vingt.

Il ne restait plus alors dans la baie qu'une carcasse de couleur vineuse qui répandait une odeur nauséabonde; d'après les règlements de la police locale, plusieurs baleinières s'attellent à ce débris pour le remorquer au large et débarrasser le pays d'une infection redoutable; mais parfois la mer et les vents ramènent cette épave sur quelque point de la côte, d'où les baleiniers sont encore sommés de la faire partir.

M. le professeur Joubin, qui décrit les Céphalopodes de mes campagnes scientifiques, vient de me communiquer le résultat de ses premières observations sur le groupe de ces animaux fourni par le Cachalot en question. On en compte sept individus dont l'état de conservation permet de dire qu'ils sont du plus haut intérêt, mais dont plusieurs ne se présentent pas dans un état complet permettant une description utile.

M. Joubin a surtout remarqué l'un d'eux, qu'il déclare impossible de faire entrer dans aucune espèce, genre ou famille de cet ordre, et qu'il a nommé *Lepidoteuthis Grimaldii*. Le sac viscéral, même après un séjour de quatre mois dans les liquides conservateurs, mesure encore 0 m. 90 de long; l'animal vivant devait donc dépasser deux mètres. Le corps a la forme d'un cornet et porte une volumineuse nageoire ronde. La surface du sac est couverte de grosses écailles rhomboïdales, saillantes, imbriquées, solides et disposées en files spirales depuis la pointe jusqu'au bord palléal. Les écailles, dont le nombre dépasse plusieurs milliers, constituent une véritable cuirasse rappelant la carapace de quelques fossiles; aucun autre Céphalopode ne présente rien de semblable.

Une énorme couronne tentaculaire appartenant à un individu dont le corps n'a pu être retrouvé, porte des bras musculeux dont chacun, bien que conservé, est gros maintenant encore comme le bras d'un homme et porte de grandes ventouses armées d'une griffe acérée aussi puissante que celles des grands carnassiers. Il reste près d'une centaine de ces ventouses encore adhérentes au bras.

Il y avait encore dans l'estomac du Cachalot une bouillie de Céphalo-

podés à demi digérés, dont M. Joubin estime le poids vivant à une centaine de kilogrammes et qui était parsemée de becs et de globes oculaires.

Tous ces Céphalopodes sont pélagiques, puissants nageurs, et ils ne paraissent sans doute jamais à la surface, de même qu'ils ne touchent jamais le fond.

NOTE SUR QUELQUES REPTILES DU CAP BLANC,

PAR M. F. MOCQUARD.

Le laboratoire d'herpétologie a récemment reçu de M. le comte de Dalmas quelques Reptiles qu'il a lui-même recueillis au cap Blanc, sur la lisière occidentale du Sahara. Ces Reptiles appartiennent à deux espèces, dont l'une est anciennement connue, l'autre nouvelle.

La première, représentée par trois spécimens adultes, se range dans la famille des Lacertidés et est connue sous le nom d'*Acanthodactylus scutellatus*, Audouin. On la rencontre non seulement au Sénégal, mais en Algérie, en Tunisie, en Égypte et même en Syrie. «Ce Lézard, m'écrivait, il y a quelques jours, M. de Dalmas, a été pris courant sur le sable, dont les buttes surmontées de quelques brindilles de plantes sous-frutescentes (seule végétation de la contrée) lui servaient de refuge. En quatre jours de chasse et d'excursion, j'en ai vu trois exemplaires non loin de la mer. Ils sont très difficiles à apercevoir, car ils ont, vivants, absolument la couleur du sol et du sable.»

La seconde espèce non seulement est nouvelle, mais doit être considérée comme le type d'un genre nouveau, *Geckonia*, voisin du genre *Tarentola*⁽¹⁾, de la famille des Geckonidés. Suivant le désir exprimé par M. de Dalmas, elle portera le nom spécifique de *Chazalie*, du nom de son yacht *Chazalie*.

(1) Il diffère du genre *Tarentola* par les particularités suivantes :

1° Les doigts ne présentent pas d'élargissement terminal; ils sont denticulés latéralement, et le cinquième orteil s'écarte beaucoup plus des autres;

2° La paupière circulaire que l'on observe chez toutes les espèces de *Tarentola* est absente, ou du moins n'est représentée que par un court repli en avant et en arrière de l'œil;

3° La narine ne touche ni à la rostrale, ni à la première supéro-labiale;

4° La mentonnière est plus large que longue et ne sépare pas les sous-maxillaires.

Je ne fais pas entrer en ligne de compte un singulier repli occipital, qui pourrait n'être qu'un caractère spécifique, mais qui, jusqu'ici, n'a été observé chez aucun Geckonidé.